

Le parfum, des temples égyptiens aux temples de la consommation

Annick Le Guérer

Pendant des siècles, le parfum a été conçu comme un produit sacré, magique et doté de pouvoirs extraordinaires. Il y a une légende, rapportée par le poète latin Ovide, au premier siècle de notre ère, qui est typique de cette conception. Pour sauver de la mort le roi Eson, la magicienne Médée prépare un parfum à l'odeur très puissante. Puis, elle se saisit d'une épée, ouvre la gorge du vieillard et remplace son sang anémié par le parfum qu'elle a préparé. Aussitôt la barbe et les cheveux blancs du mourant redeviennent noirs, le corps retrouve sa vigueur, les rides du visage disparaissent. Eson, stupéfait, est à nouveau un jeune homme.

Cette « transfusion » dévoile le secret des extraordinaires pouvoirs attribués au parfum. Le parfum apparaît comme un substitut du sang, substance vitale par excellence. Dans le passé, les senteurs n'étaient pas faites uniquement pour l'agrément du corps. Leur rôle ne se bornait pas à une action de surface. Elles étaient censées agir en profondeur, capables de pénétrer jusqu'au tréfonds de l'être en lui communiquant les vertus dont elles sont porteuses. Entre le parfum et la chair existait davantage qu'une proximité, presque une consubstantialité qui va dominer la plus grande partie de son histoire.

Cette incarnation du parfum est d'abord religieuse car lui a longtemps attribué une origine divine. Les Egyptiens de l'époque pharaonique l'identifiaient à la sueur, à la chair de leurs dieux et une certaine tradition chrétienne au

sang du Christ. Cette incarnation est ensuite fonctionnelle car elle concerne également les fonctions assignées au parfum. Très longtemps, il a joué un rôle capital dans la préservation du corps humain. Pharmacie et parfumerie étaient étroitement mêlées. Elle est enfin substantielle car elle touche la substance même du parfum dont l'élaboration a souvent fait appel à la chair et au sang.

La parfumerie ne s'est détachée que très lentement de cette emprise qui s'est exercée pendant des millénaires. On peut dire que c'est seulement à l'époque moderne que le processus de désincarnation a trouvé son aboutissement et que le parfum est devenu un produit de consommation parmi d'autres au sein de l'industrie du luxe.

Incarnation religieuse

La sueur des dieux du Nil

Dans l'Égypte pharaonique, berceau de la parfumerie, les huiles aromatiques et les onguents sacrés sont pour les Egyptiens la « transpiration du dieu ». Chaque matin, Pharaon lui-même et tous les prêtres font non seulement des encensements mais des onctions odorantes sur la statue du dieu, censé être enduit avec « sa propre odeur, la sueur qui est sortie de sa chair ». Les aromates et les parfums sont également au premier rang dans les pratiques d'embaumement, essentielles pour accéder à une « deuxième vie » et devenir, selon le Rituel de l'Embaumement, un « Parfumé », un dieu. Dans le procédé le plus coûteux, la cavité abdominale du défunt est débarrassée de ses viscères, nettoyée, puis remplie de myrrhe et de cannelle et recousue. Enfin, le corps est enveloppé de bandelettes de lin très fin enduites de gomme aromatique. Pendant que les officiants font des onctions d'huiles et d'onguents parfumés, les prêtres s'adressent au défunt en lui disant : « Que la sueur des dieux pénètre jusqu'à toi... Reçois le parfum de fête qui embellira ton corps et te protégera ! Que le parfum étant venu jusqu'à toi, tu sois heureux éternellement ». Ils lui disaient aussi : « Je complète ton visage avec le parfum provenant de l'œil d'Horus... Il rattache tes os, il rassemble tes membres, il réunit tes chairs et dissipe tes maux ! Quand il t'enveloppe, son agréable

odeur est sur toi... Tu enchante par ton odeur le cœur des dieux¹ ». Le défunt, déifié par les substances aromatiques, va devenir à son tour un « Parfumé », un dieu, et son corps momifié pourra reposer en paix dans un sarcophage.

Le baume du Christ et l'odeur de sainteté

Bien des siècles plus tard, une certaine tradition chrétienne reconduit la filiation du parfum à la chair et au sang. Le corps supplicié du Christ est censé répandre un baume qui soigne les âmes meurtries et empuanties par le péché. Au XIII^e siècle, l'archevêque de Gênes, Jacques de Voragine compare le corps du Christ à un vase rempli d'un parfum à l'odeur de cannelle ; et il déclare « Le Christ voulut que son corps soit percé par la lance d'un soldat pour que son parfum précieux en sorte et guérisse les pécheurs qui puent². » Par référence au Christ qui sent bon, c'est tout naturellement que la bonne odeur corporelle a été associée à la sainteté. « Etre en odeur de sainteté », « mourir en odeur de sainteté », ne sont pas des expressions purement abstraites. Certains mystiques comme Thérèse d'Avila ou Thérèse de Lisieux auraient eu le privilège d'émettre, de leur vivant ou après leur mort, des parfums considérés comme miraculeux.

Plus près de nous, le Padre Pio, un prêtre italien, décédé en 1968, qui faisait, paraît-il, des guérisons miraculeuses présentait des stigmates aux mains et aux pieds qui, d'après certains témoins, diffusaient une odeur florale très agréable. Mais quelle que soit l'explication donnée à ces phénomènes, stigmates et parfums mystiques sont révélateurs de la force et de la permanence d'un imaginaire qui prête au parfum des origines divines.

Incarnation fonctionnelle : l'aromathérapie

Avec des origines aussi prestigieuses, le parfum devait forcément avoir des vertus extraordinaires. De l'Antiquité jusqu'à l'époque industrielle, on a cru qu'il était capable de soigner les corps, de les préserver de la maladie.

Le Kyphi

Ainsi le *Kyphi*, qu'on appelait « le parfum deux fois bon », et qui était l'un des plus célèbres

parfums égyptiens, ne sert pas seulement à honorer les dieux. Mélangé à des boissons, il est également prescrit dans les affections pulmonaires, intestinales et hépatiques. Il sert aussi à détendre et rendre euphorique. D'après l'écrivain grec Plutarque, ses effluves détendent le corps et effacent sans le secours de l'ivresse la pénible tension des soucis de la journée. Les ingrédients de base de ce parfum fameux sont : le souchet, une plante qui ressemble au papyrus et dont le gros rhizome a une odeur de violette et de gingembre, les baies de genièvre, les raisins secs, la résine de térébinthe (elle s'écoule du térébinthe (*Pistacia terebinthus*), pistachier poussant principalement en Lybie, Syrie et dans tout le Maghreb), le roseau odorant (*Acorus calamus* ou *Calamus odoratus*), le jonc odorant (*Andropogon schoenanthus* L.), les fleurs de genêt, le miel, la myrrhe (une gomme résine provenant d'un arbre qui pousse notamment au Yémen).

L'eau de la reine de Hongrie

Le parfum continue à jouer un rôle médical au Moyen-Age. En 1370, apparaît une composition parfumée qui va faire date : *L'eau de la reine de Hongrie*. C'est la première formule de parfum alcoolique connue en Europe. Son apparition est liée au progrès de la distillation que les Arabes maîtrisaient depuis longtemps déjà et qui pénètre en Occident par l'Espagne et l'Italie. Cette formule à base de romarin et d'esprit de vin (alcool éthylique) aurait été mise au point pour la reine de Hongrie. Selon la légende, elle aurait même permis à cette souveraine, alors âgée de 72 ans, de guérir de toutes ses infirmités, de retrouver force et beauté et d'être demandée en mariage par le roi de Pologne. *L'eau de la reine de Hongrie* connaît un succès foudroyant. Elle apporte, en effet, une légèreté et une fraîcheur inconnues jusqu'alors. Mais cette eau de beauté et de jouvence est également considérée comme un médicament. La liste des vertus médicales de ce produit à usage à la fois externe et interne est impressionnante. C'est un excellent remède contre toutes les maladies du cerveau, des nerfs et des jointures, les rhumatismes, la goutte, les maux de tête, les douleurs dentaires, les brûlures et même les tumeurs. Cette

eau gardera son prestige pendant plusieurs siècles. Madame de Sévigné en fait une grande consommation. Quant à Madame de Maintenon, elle est si persuadée des bienfaits de ce produit, qu'elle demande à ce que ses petites pensionnaires de Saint-Cyr l'utilisent régulièrement. Le triomphe de *l'eau de la reine de Hongrie* va évidemment susciter des imitations.

L'eau des Carmes

Dès 1379 les religieux de l'abbaye de Saint-Just composent pour le roi Charles V une *eau des Carmes* à base alcoolique qui comporte aussi du romarin. Mais ils y ajoutent beaucoup d'autres ingrédients comme la mélisse, l'anis, la marjolaine, le thym, l'absinthe, la sauge, les baies de genièvre, la cannelle, la cardamome, le coriandre, le clou de girofle. Elle sera utilisée, en particulier, dans le traitement de l'épilepsie et des maladies intestinales. La production des parfums va prendre une importance grandissante car, dans les classes aisées tout au moins, ils vont avoir pour fonction non seulement de protéger des maladies mais aussi de remplacer l'eau dans la toilette. Les plus riches créent autour de leur château des jardins aromatiques pour se faire des parfums. En effet, depuis la grande peste de 1348 qui a décimé le quart de la population en Europe, les médecins pensent que les bains et spécialement les bains chauds favorisent la propagation des épidémies en ouvrant les pores de la peau à l'air pestilent. Sous leur pression, on assiste à la fermeture progressive des étuves ou bains publics. A la fin du XVI^e siècle, les étuves auront presque toutes disparu.

L'eau d'Ange

A la même époque, la parfumerie s'enrichit de nouveaux ingrédients. En effet, avec le développement du commerce maritime, il est plus facile d'importer des produits exotiques. *L'eau d'Ange*, très à la mode à la Renaissance, est caractéristique de cette évolution. Elle comporte notamment du benjoin, une gomme-résine qui vient d'un arbre qui pousse à Sumatra, des clous de girofle et de la cannelle, du storax (résine odorante de l'aliboufier, un arbre qui ressemble au cognassier),

coriandre, calamus (roseau odorant) et citron. Cette eau a été célébrée par François Rabelais qui en prescrit un usage quotidien aux religieux de l'abbaye de Thélème. A la Renaissance aussi les techniques de distillation s'améliorent avec le développement du système du serpentin. Ces progrès techniques et l'élargissement des matières premières concourent à une diversification de plus en plus grande des productions parfumées.

Santa Maria Novella

La célèbre pharmacie du couvent de Santa Maria Novella à Florence est typique de cette évolution. Elle a été fondée par les moines dominicains, au XIII^e siècle et elle a bénéficié de la protection des Médicis, grands amateurs d'alchimie et de philtres en tous genres. Ses eaux odorantes et ses élixirs acquièrent au XVIII^e siècle une notoriété internationale. Son *Eau de lys* s'exporte dans toute l'Europe et les commandes arrivent même de Chine. Aujourd'hui la pharmacie de Santa Maria Novella accueille toujours les visiteurs par un parfum intense. Parmi ses productions traditionnelles, il faut faire une place particulièrement à *l'Eau de la reine*, créée spécialement pour Catherine de Médicis. Parce que cette *Eau de la Reine* serait avec *l'Eau de la reine de Hongrie* l'ancêtre de l'eau de Cologne.

L'eau de Cologne

A la fin du XVII^e siècle, lors d'une visite à Santa Maria Novella, un négociant italien en parfums établi en Allemagne, à Cologne, du nom de Giovanni Paolo Feminis, aurait été séduit par cette eau parfumée à base d'agrumes. Il aurait réussi à en obtenir la formule, par des moyens plus ou moins avouables, et l'aurait ramenée en Allemagne et améliorée. Avant de mourir, en 1736, sans descendance, il transmet à l'un de ses petits-neveux, Jean-Marie Farina, le secret de sa préparation. Elle est composée d'esprit-de-vin, de romarin, de mélisse, d'essences de bergamote, de néroli, de cédrat et de citron. Ce produit va connaître une célébrité sans égale et donner lieu à bien des imitations et à des présentations très variées. Ce qui est remarquable, c'est que *l'eau de*

Cologne est intégrée immédiatement dans la pharmacopée de l'époque. On s'en frotte et on en boit sans hésiter car elle est dite efficace contre un grand nombre de maux comme l'apoplexie, la jaunisse ou les bourdonnements d'oreille. Plus tard Napoléon en fera une consommation considérable. Madame de Rémusat, l'épouse de son grand chambellan, affirme qu'il en utilisait jusqu'à 120 litres par mois. Il apprécie les flacons en forme de rouleau qu'il peut fourrer dans ses bottes lorsqu'il est sur les champs de bataille. Il s'en frotte énergiquement et n'hésite pas, comme beaucoup de ses contemporains, à pratiquer le « canard Farina », c'est-à-dire y tremper un morceau de sucre et à l'avalier. Durant son exil à Sainte-Hélène, Ali, son fidèle mamelouk, réussira, avec les ingrédients disponibles sur place, à reconstituer approximativement l'eau favorite de l'empereur déchu.

L'importance sanitaire accordée aux parfums repose sur une conviction forte : les médecins pensent que l'odeur véhicule l'énergie de toute substance et possède la faculté singulière de pénétrer le corps en profondeur. Lorsqu'elle est fétide, elle corrompt les organes et apporte la maladie. Quand elle est aromatique, elle peut au contraire guérir la plupart des affections. Lorsqu'en 1686, par exemple, Louis XIV souffre d'une tumeur, son médecin, Antoine d'Aquin, lui applique un emplâtre très odoriférant qui contient, entre autres ingrédients, du galbanum, de l'opopanax, de la myrrhe, de l'oliban et du mastic. Pour les médecins du roi, « Toute la vertu des médicaments ne consiste que dans la communication d'un certain parfum³ ».

Incarnation substantielle

C'est au stade de la composition des parfums que l'incarnation est la plus évidente. Les graisses, les peaux, les chairs, le sang et diverses sécrétions animales ont tenu, en effet, une place très importante dans ce domaine.

Graisses et chairs

Depuis les origines, les graisses et les chairs animales entrent en abondance dans toutes sortes de crèmes, baumes et onguents. Le

cône parfumé que les Egyptiens et les Egyptiennes portent sur leur tête pendant les banquets est composé de graisse de crocodile et d'hippopotame et de résines aromatiques. Les parfumeurs de la période médiévale, de la Renaissance ou de l'époque classique utilisent largement les graisses : graisse d'ours, de loup, de cerf, de chevreau, de pourceau, de pigeon, de chapon. Ils y ajoutent parfois des vers de terre, des fourmis, des scorpions et des cloportes.

Chiens aromatiques

Au XVII^e et XVIII^e siècles, le chien entre dans de nombreuses préparations aromatiques qui semblent aujourd'hui bien barbares. Pour effacer les tâches du visage, il faut distiller une douzaine de chiots avec du sang de veau et des plantes aromatiques. Une autre recette prescrit de couper en morceaux des petits chiens qui viennent de naître, et de les faire cuire avec des ingrédients aromatiques. Il est recommandé de remuer le mélange avec une spatule de bois, afin que les petits chiens n'attachent pas au fond. L'huile obtenue, après expression, est versée chaude sur des plantes aromatiques. L'inventivité des parfumeurs ne connaît pas de limites. Et, à la veille de la Révolution, Jean-François Houbigant qui tient boutique à l'enseigne de la Corbeille de Fleurs, rue du Faubourg Saint-Honoré, amasse une fortune grâce à sa crème de rose aux limaçons.

Le sang

Le sang est également très présent dans les parfums magiques destinés à séduire irrésistiblement. Cornélius Agrippa, par exemple, qui fut médecin de la mère de François I^{er}, prépare des parfums « pour faire aimer » qu'il recommande de faire « flairer de temps en temps » à la personne qu'on veut séduire. Dans ses formules il mêle le sang de chat, de pie, de cigogne, d'hirondelle, de pigeon ou de chauve-souris, au musc, à l'ambre et aux roses. La chair humaine elle-même est mise à contribution pour réaliser des compositions parfumées à usage médical. L'exemple le plus frappant est une préparation aromatique macabre, à usage interne et externe, appelée « momie ».

La momie

Comme son nom l'indique, ce produit est, à l'origine, fabriqué à partir de momies égyptiennes farcies de substances aromatiques et confites de liqueurs odorantes. Il est connu dès le Moyen-âge. Par la suite, la vogue du produit est telle que la véritable momie se fait rare. Catherine de Médicis va même envoyer son aumônier en Egypte, en 1549, pour qu'il lui rapporte le précieux remède capable de guérir une grande variété de maux et même de lutter contre la peste. L'offre ne pouvant répondre à la demande, de nouvelles recettes apparaissent. Celle du grand Paracelse, célèbre médecin suisse du XVI^e siècle, consiste à distiller des morceaux de chair humaine, provenant d'un cadavre bien sain, avec du musc et des plantes aromatiques. Il faudra attendre la seconde moitié du XVIII^e siècle pour que cette médication marque un recul. La momie ne s'efface que très difficilement d'un univers profondément marqué par l'interpénétration du balsamique et du charnel.

Musc, ambre, civette, castoréum

Ce tableau de l'incarnation substantielle du parfum ne serait pas complet sans l'évocation de quatre sécrétions animales odorantes qui ont joué un grand rôle en parfumerie : le musc, l'ambre, la civette et le castoréum. Elles sont réputées sublimer les senteurs végétales tout en leur apportant puissance et sillage. Le musc provient d'une sorte de chevreuil très primitif, le chevrotain porte-musc, aujourd'hui protégé. Il vit notamment sur les hauts plateaux boisés de l'Himalaya, du Tibet, de l'Afghanistan. Une glande abdominale, située sous la peau, entre le nombril et les organes sexuels du mâle, produit une sécrétion liquide qui se transforme en grains ayant la texture du café moulu. L'odeur fécale et de sang est suffocante mais après vieillissement du produit, elle s'affine, et donne une note animale, très persistante. Il est aujourd'hui difficile de s'en procurer par des voies légales.

L'ambre est une concrétion pathologique qui se forme dans les intestins du cachalot lorsque ses parois intestinales sont blessées par le bec des grands calmars qui sont sa nourriture essentielle. Il est expulsé par les voies naturelles

et flotte sur la mer. Son odeur, d'abord nauséabonde, se transforme en une très agréable senteur quand l'ambre, brossé par les vagues et chauffé par le soleil, est mis en infusion dans l'alcool.

La civette est une sécrétion du chat-civette, petit quadrupède africain de la taille d'un renard, à longue queue traînante. C'est une pâte molle, beige ou brune à l'odeur fécale répugnante. Mais, mélangée à d'autres matières odoriférantes, elle perd son caractère agressif et devient puissante et sensuelle. A la différence du musc et du castoréum, elle peut être recueillie sans tuer l'animal producteur. Ce sont également deux glandes internes du castor qui fournissent le castoréum, substance cireuse/huileuse qui donne une note cuirée, chaude et douce. La parfumerie égyptienne a ignoré ces diverses matières. Pas de traces irréfutables non plus dans les compositions grecques et romaines. Le castoréum est certes mentionné mais uniquement dans des recettes à usage purement médical.

Pommes de senteurs, gants à la civette

C'est grâce à ses contacts avec la civilisation arabe que la parfumerie occidentale a intégré ces matières animales. Les croisés en rapportent de leurs expéditions orientales. Elles permettent notamment de confectionner des préparations parfumées présentées dans des sphères d'or ou d'argent, appelées pommes de senteurs. En 1174, le roi de Jérusalem offre à l'empereur Frédéric Barberousse plusieurs pommes d'or remplies de musc. En raison de leur prix, l'ambre et le musc sont réservés à une clientèle riche. La plupart des pommes sont remplies d'ingrédients aromatiques moins coûteux. Emporter partout avec soi sa pomme de senteurs permet à la fois de marquer son statut social et de faire écran aux effluves nauséabonds vecteurs d'épidémies. La civette entre très souvent dans un produit très célèbre : les gants de peau parfumés. Catherine de Médicis, venue épouser le futur Henri II, les met à la mode en France. Leur confection est longue et délicate. Les gants taillés et cousus sont disposés dans des caisses entre des couches de fleurs qui sont renouvelées toutes les douze heures. Ce traitement

appelé « mise en fleurs » dure au moins huit jours.

Avec ce produit les gantiers vont véritablement devenir, au début du XVII^e siècle, les ancêtres des parfumeurs actuels. La parfumerie était jusque là une activité éclatée qu'ils se disputaient avec les apothicaires, épiciers et merciers. En janvier 1614, les gantiers reçoivent du roi la « permission de se nommer et qualifier maîtres Gantier-Parfumeurs » et vont disposer avec Louis XIV de statuts solides. Pour devenir Maître Gantier-Parfumeur, il fallait plusieurs années d'apprentissage où l'on apprenait à travailler, coudre et surtout parfumer les gants. Ils connaissent au XVII^e et au XVIII^e siècles une vogue extraordinaire dont certains malveillants ont, paraît-il, profité pour en faire un usage très spécial. René le Florentin, le parfumeur de Catherine de Médicis, fut accusé d'avoir confectionné des gants parfumés empoisonnés. Et la Princesse Palatine raconte dans ses *Mémoires* que Madame de Maintenon qu'elle appelle la « vieille sorcière » ou la « vieille ordure » fut soupçonnée d'avoir essayé d'empoisonner la Dauphine avec une paire de gants parfumés.

Mais sous la Régence, on commence à se détourner des notes animales en faveur sous Louis XIV. Elles sont jugées trop lourdes et l'aristocratie leur préfère des fragrances plus fraîches et plus légères que l'on sait maintenant mettre dans de l'alcool plus concentré. Elles ont des noms évocateurs : *Eaux d'Adonis, de Venise, Eau mignonne, céleste, divine...* *L'eau couronnée*, portée par la reine Marie-Antoinette, inclut notamment de la violette, iris, jonquille, fleurs d'oranger, roses musquées blanches, tubéreuse, macis, clou de girofle, bergamote, orange du Portugal.

Vers la désincarnation

À l'orée du XIX^e siècle, le parfum a perdu la plupart de ses anciens ancrages. Le temps est bien loin où il était « la sueur des dieux ». Le gant parfumé qui réunissait l'animal et le végétal dans le parfumage de la peau humaine a disparu. De plus, la parfumerie et la pharmacie se sont séparées définitivement en 1810.

Un produit artificiel, intellectuel, artistique...

En 1874, par exemple, Tiemann et Reimer, fabriquent industriellement le principe olfactif de la gousse de vanille, la vanilline. Une quinzaine d'années plus tard, Aimé Guerlain s'en servira pour créer le toujours célèbre *Jicky*. Un chef-d'œuvre incontesté de la parfumerie moderne comme le N°5 de Chanel doit beaucoup aux aldéhydes aliphatiques que le grand parfumeur Ernest Beaux avait osé utiliser pour la première fois. Les produits animaux sont également remplacés par des produits de synthèse. Dans les années 1888/91, Baur réalise un musc artificiel, beaucoup moins onéreux que la sécrétion du chevrotin porte-musc et, en 1926, la société Synarome commercialise l'ambromome absolu, destiné à remplacer l'ambre gris. Depuis 1990, les produits animaux, à cause de leur coût et de la protection animale, sont abandonnés. Aujourd'hui, ils ont presque complètement disparu des formules.

Le remplacement progressif des composants naturels par des composants artificiels a des répercussions directes sur la conception même du métier de parfumeur. Celui-ci est désormais lié à la chimie et prend donc un caractère plus scientifique, plus intellectuel, plus abstrait, plus artistique. Dès la fin du XIX^e siècle, la vision d'un parfumeur artiste s'impose. Il est souvent comparé au compositeur de musique. Comme celui-ci, il assemble des notes et recherche des accords. Le parfumeur Edmond Roudnitska, auteur de la célèbre *Eau Sauvage*, conçoit la parfumerie comme un art abstrait. Il affirme que le parfumeur ne compose pas avec son nez mais avec son cerveau. Il serait même capable de créer, après avoir perdu l'odorat, de la même façon que Beethoven, devenu sourd, avait pu composer la 9^{ème} symphonie. Pour cette raison, Edmond Roudnitska demande pour les créations de la parfumerie la protection du droit d'auteur. Dans la période récente, plusieurs tribunaux français ont donné une réponse favorable à cette demande. Mais un arrêt de la cour de Cassation du 13 juin 2006 vient de briser ce rêve, du moins provisoirement.

Un produit industriel et marketing

L'arrivée de la chimie a eu d'autres conséquences importantes. Elle a fait de la parfumerie une grande industrie et a permis une démocratisation des produits. Ceux-ci ne sont plus vendus seulement dans des boutiques spécialisées. Ils sont aujourd'hui accessibles dans ces temples de la consommation que sont les supermarchés. Mais cette industrialisation a eu aussi des effets pervers. Elle s'inscrit dans une logique de production de masse et de recherche permanente de l'abaissement du prix de revient qui apparaît en contradiction avec les ambitions artistiques des créateurs. Et cela d'autant plus que dans les années 1970 entre en scène un nouvel acteur venu des Etats-Unis, le marketing. Il entend déceler les attentes du consommateur et orienter la création du parfumeur. En réalité, le marketing va bien au-delà. En affirmant son emprise depuis la conception jusqu'à la commercialisation, il a instauré un rapport de valeurs nouveau dans lequel la communication sur le produit compte plus que le produit lui-même. Devenu un prétexte, la simple illustration d'un concept élaboré par des commerciaux, le parfum s'est dématérialisé. Il est victime d'une perte de substance certaine qu'un grand parfumeur résume en une boutade : « On nous impose aujourd'hui des coûts de matières premières qui font qu'on ne peut plus rien mettre. Il faudrait faire des parfums avec de l'eau parce que ce n'est pas cher ».

La parfumerie est également menacée par la banalisation et l'uniformisation. La mondialisation va dans le sens de produits sans risque, acceptables par le plus grand nombre. De plus, la politique de lancements à haute fréquence de produits éphémères, favorise les copies au détriment de l'originalité. Pour enrayer cette tendance à la banalisation, des petites maisons de parfums, appelés « de niche », cherchent à redonner de la qualité et de la création en faisant appel à de beaux ingrédients et en refusant de se plier à la dictature des tests et du marketing. Dans leur sillage, quelques grandes marques, pour redorer leur image, lancent à côté de leur production de masse, des collections confidentielles et prestigieuses. Ainsi Guerlain présente dans sa boutique des Champs-Élysées des flacons à 20 000 euros.

On peut espérer avec ces nouvelles démarches que le parfum trop banalisé, trop appauvri, retrouvera plus de substance, de créativité et récupérera de son ancien prestige.

Annick Le Guérer

LIMSIC, université de Bourgogne, Dijon

1. Cf. J.-C. Goyon, *Rituels funéraires de l'ancienne Egypte*, Paris, Editions du Cerf, 1972, p. 43-44.
2. Jacques de Voragine, *Quadragesimale aureum*, 1874, I, 415.
3. Abbé Rousseau, *Préservatifs et remèdes universels tirés des animaux, des végétaux et des minéraux*, Paris, 1706, p. 107.